

Éditorial

SEBASTIAN VEG

Lorsque Yan Lianke publia en 2004 *Shou huo* (La joie de vivre), traduit en France sous le titre *Bons baisers de Lénine*, roman dans lequel un groupe de villageois handicapés cherche à amasser suffisamment d'argent pour acquérir la momie de Lénine, il s'est sans doute trouvé des lecteurs pour songer aux bénéfices symboliques apparemment illimités récoltés jour après jour en Chine grâce à une autre momie : celle qui est conservée dans le Mausolée de la place Tiananmen. Même si d'aucuns préfèrent ne pas le voir, le portrait de Mao continue d'orner la porte de la Paix céleste et l'ensemble de la dernière série des billets de banque, imprimés en 1999. Le « style Mao » ou la « langue Mao », une rhétorique politique particulière dans laquelle la plupart des dirigeants actuels ont été formés, continue à exercer une influence indéniable sur la sphère politique, et même plus largement, sociale, notamment dans le nouveau récit national dépeignant la Chine comme victime avant 1949⁽¹⁾. De la même manière, la présence de Mao reste un sujet inépuisable dans les débats intellectuels, à travers ses avatars successifs que sont la démaoïsation, la parodie, la marchandisation, la nostalgie, l'instrumentalisation et la réhabilitation, autant de métamorphoses qui deviennent à leur tour un objet d'études pour les spécialistes de la Chine contemporaine.

À l'approche du XVIII^e Congrès du Parti communiste chinois (PCC), les débats ont tourné autour du prétendu « renouveau rouge » impulsé par la campagne *chang hong da hei* (faire l'éloge du rouge et abattre le noir) de Bo Xilai à Chongqing, un mélange de répression sévère des criminels, de politiques sociales louées par certains comme le signe avant-coureur d'un nouveau modèle, et de propagande imprégnée de références à l'époque Mao, comme les « chants rouges » qui ont rendu Chongqing célèbre. L'expérience de Chongqing, initiée par un homme politique éduqué pendant la Révolution culturelle (Bo est né en 1949), a suscité l'intérêt à l'étranger autant que parmi les intellectuels chinois, dont beaucoup ont accouru à Chongqing pour assumer des charges honorifiques au sein de diverses structures académiques et semi-académiques généreusement financées par Bo. Zhang Xudong, professeur à l'Université de New York, qui a accepté un poste de doyen de la Faculté des sciences humaines à l'université de Chongqing, a ainsi déclaré qu'il cherchait à retrouver « l'esprit polyvalent des années 1980 »⁽²⁾. *Modern China* consacra en 2011 un numéro spécial à « Chongqing, la nouvelle expérience chinoise », où Philip Huang explique que la construction d'infrastructures et la protection sociale fournie par les entreprises d'État, dont l'accès aux liquidités est garanti par leurs propriétés foncières à la valeur sans cesse croissante, représentent une « troisième main » sans précédent dans l'histoire ainsi qu'un nouveau modèle économique⁽³⁾.

La chute de Bo en mars 2012 a confirmé ce dont beaucoup d'observateurs se doutaient : son utilisation des références à Mao servait principalement à accumuler du capital politique dans les grandes manœuvres qui précèdent le Congrès. Néanmoins, le « modèle de Chongqing », considéré par certains comme antérieur au mandat de Bo (le maire Huang Qifan a été affecté à Chongqing en 2002, soit cinq ans avant Bo), continue à susciter l'intérêt parce qu'il est vu comme une réponse à un réel besoin de la société chinoise, et il n'est pas impossible qu'il survive à la chute de son

plus célèbre héraut. D'autres soulignent que la politique menée par Bo à Chongqing n'était, en dépit d'un style fort différent, pas très éloignée de celle défendue par Hu Jintao et Wen Jiabao à Pékin. Quelles qu'aient été ses motivations stratégiques, la réintroduction par Bo Xilai de Mao dans le débat politique a suscité des discussions de tous genres, à l'intérieur comme à l'extérieur du Parti, allant de la critique des inégalités du développement de la Chine actuelle et du rôle de l'État dans l'économie à la réévaluation de la Révolution culturelle et au rôle de l'idéologie et du contrôle des médias. En conséquence, alors que les dirigeants du Parti se préparaient à la transition de 2012, au cours de laquelle le pouvoir est censé passer aux mains d'une génération formée pendant la Révolution culturelle (Xi Jinping, né en 1953, et Li Keqiang, né en 1955, ont tous deux été envoyés à la campagne en tant que *zhiqing*, ou jeunes instruits), le Parti a une fois de plus mis en scène ses divisions personnelles en des termes idéologiques, selon une vieille habitude.

Ce dossier de *Perspectives chinoises* s'efforce de remettre les événements survenus à Chongqing et l'affaire Bo Xilai dans le contexte des luttes autour de l'héritage historique et idéologique du Parti, et de sa légitimité, en particulier de la référence à Mao dans les débats politiques, sociaux et intellectuels d'aujourd'hui. Il est vrai que Mao peut apparaître comme un choix incongru pour incarner ce que Chan Koon-chung a appelé « l'ère de prospérité » (*shengshi* 盛世) que connaît la Chine actuellement⁽⁴⁾. La lutte factionnelle de plus en plus intense entre les camps de Hu Jintao et de Jiang Zemin a montré que les procédures de succession au sein du Parti, portées aux nues il y a cinq ans, sont en fait bien moins efficaces que prévues, et que la passation de pouvoir reste le talon d'Achille du régime, comme l'ont expérimenté par le passé (et à leurs dépens) Liu Shaoqi, Lin Biao, Hua Guofeng, Hu Yaobang et Zhao Ziyang. En effet, la composition du prochain Comité permanent telle qu'elle se dessine aujourd'hui, avec une possible majorité de membres proches de l'âge de 68 ans auquel la retraite est obligatoire, laisse présager de nouvelles luttes de pouvoir tout aussi violentes d'ici cinq ans. Les intellectuels chinois comme la population ordinaire sont exclus de ces conflits, et beaucoup d'entre eux ont commenté l'affaire Bo Xilai comme une sorte de spectacle qu'ils ne pouvaient qu'observer de l'extérieur. En même temps, le conflit omniprésent entre groupes d'intérêts (*liyi jituan*) dans lequel la population ne joue aucun rôle a servi de révélateur du mécontentement de nombreux intellectuels vis-à-vis de ce que Wang Hui appelle la « dépolitisation » de l'ère Hu Jintao, un mode de gouvernement où les orientations politiques sont justifiées de manière technique et non

1. À propos du discours maoïste, voir l'article éclairant de Yu Liu : « Maoist Discourse and Mobilization of Emotions in Revolutionary China », *Modern China*, vol. 36, n° 3, 2010, p. 329-362.
2. Zhang Xudong, « Wo wei shenme xuanze Chongqing » (Pourquoi j'ai choisi Chongqing), *Guancha*, 10 octobre 2011, www.guancha.cc/1772/51840/59576.shtml (consulté le 21 mai 2012).
3. Voir Philip C. Huang, « Chongqing: Equitable Development Driven by a 'Third Hand'? », *Modern China*, vol. 36, n° 6, 2011, p. 569-622.
4. Voir le roman de Chan Koon-chung *Shengshi: Zhongguo 2013*, traduit en français sous le titre *Les Années fastes* (Paris, Grasset, 2012), ainsi que le numéro spécial du *China Heritage Quarterly* consacré à « L'âge de la prospérité chinoise », n° 26, juin 2011, <http://www.chinaheritagequarterly.org/editorial.php?issue=026> (consulté le 19 juin 2012).

politique. Dans ce contexte, la référence à Mao – parce que c’est la seule référence « politisée » autorisée – sert à légitimer la réintroduction de la politique dans un débat technocratique dominé par l’essor et la prospérité de la Chine. Comme le montrent les propres écrits de Wang Hui, Mao semble être la seule référence disponible à même de « repolitiser » la vie politique chinoise, et il continue en conséquence à structurer l’arène politique.

Mao lui-même reste une figure controversée dans les débats intellectuels en Chine. Alors que la « Résolution sur certaines questions de l’histoire de notre Parti depuis la fondation de la RPC » de 1981 cherchait à trouver un équilibre en préservant le Mao d’avant 1949 et celui au centre de la direction collégiale des années 1949-1956 et en condamnant tout ou partie du Mao des dernières années, la question d’une démaoïsation plus radicale refait régulièrement surface en Chine. À l’approche du 90^e anniversaire du Parti en 2011, une rumeur a circulé sur l’Internet chinois selon laquelle le Politburo avait voté en décembre 2010 une résolution secrète pour supprimer la référence à Mao de tous les documents officiels futurs. Xi Jinping et Hu Jintao, en faisant explicitement mention de Mao dans les allocutions d’anniversaire du Parti, démontrèrent que la rumeur était sans fondement, mais l’historien du Parti à la retraite Xin Ziling, auteur de *La Chute du Soleil rouge* (*Hong Taiyang de yunluo*), l’un des initiateurs probables de la rumeur, continue à propager ses idées en ligne et lors d’entretiens, tout comme l’économiste Mao Yushi et d’autres activistes libéraux. À l’autre bout du spectre politique, l’idée de réhabiliter le concept maoïste de « nouvelle démocratie » comme l’expression de la « troisième voie » chinoise a été mise en avant par Zhang Musheng, admirateur de Carl Schmitt, et fortement approuvée par son mécène, le fils de Liu Shaoqi, Liu Yuan, général de division de l’APL et, selon la rumeur, allié de Bo Xilai. Les sites « rouges » comme Utopia ou Maoflag, bien que temporairement déconnectés après la chute de Bo, sont susceptibles de revenir en ligne tôt ou tard.

Au même moment, alors que les archives locales d’avant la Révolution culturelle commencent à s’ouvrir, il est intéressant de remarquer que ce ne sont pas seulement les chercheurs étrangers, les écrivains ou journalistes d’investigation (Yang Jisheng, Liao Yiwu) qui ont commencé à mener des recherches archivistiques sur la période Mao, mais aussi des universitaires du continent, comme le regretté professeur Gao Hua de l’Université de Nankin, qui a publié en 2000 *Comment le soleil rouge se leva* (*Hong taiyang shi zhenyang shengqi de*), une étude novatrice sur le PCC durant la période de Yan’an, ou bien ses collègues de l’Université normale de Chine de l’Est Shen Zihua et Yang Kuisong⁵. Plus récemment, Qian Liqun, professeur à la retraite de l’Université de Pékin, a publié à Taiwan un livre monumental de 800 pages, en deux volumes, intitulé *L’Époque maoïste et post-maoïste* (*Mao Zedong shidai he hou Mao Zedong shidai*) dans lequel il était l’idée que la « culture maoïste » est omniprésente dans la Chine actuelle, et a empêché l’émergence d’une vraie pensée critique en RPC. Qian Liqun y explore certains fondements alternatifs à cette pensée, notamment dans un chapitre consacré à l’économiste injustement oublié que fut Gu Zhun.

Se tourner encore une fois vers Mao, bien que le moment puisse paraître opportun, est un choix qui court aussi le risque de la répétition. L’évolution de la façon dont Mao apparaît dans le débat social remonte en grande partie aux années 1990 et aux suites de Tiananmen. L’anthologie de Geremie Barmé *Shades of Mao* (1996) et sa monographie *In the Red* (1999) ont été les premières analyses du culte rénové de Mao comme marchandise culturelle politiquement ambiguë dans les années 1990. L’ouvrage *Critical Perspectives on Mao Zedong’s Thought* édité par Arif Dirlik, Paul Healy et Nick Knight en 1997 posait des questions tout aussi stimulantes sur la pertinence

de Mao à l’époque contemporaine. Deux autres ouvrages parus récemment doivent être mentionnés : *Mao’s Invisible Hand*, édité par Sebastian Heilmann et Elizabeth Perry, qui, comme son titre le suggère, examine l’impact durable laissé, aujourd’hui encore, par Mao dans les structures administratives et la conception des politiques. *Re-envisioning the Chinese Revolution*, édité par Ching Kwan Lee et Yang Guobin, adopte une approche plus inductive pour examiner les souvenirs de la Révolution et, dans plusieurs articles, de Mao en particulier, dans la mémoire collective populaire. Le présent dossier présente une approche légèrement différente, quoique complémentaire. Les références au maoïsme ou à l’époque maoïste ne sont pas considérées simplement comme une structure implicite du régime politique, une « main invisible » qui continue à exercer son influence sur les interactions entre État et société ; l’hypothèse qui est faite est que beaucoup des références explicites à Mao sont utiles pour comprendre les débats politiques, sociaux et intellectuels sur l’avenir de la République populaire dans un contexte où la vie politique est dominée par des groupes d’intérêts sans agenda politique clair.

Willy Lam, dans la première contribution, retrace les aspects les plus importants de l’expérience de Chongqing et de l’utilisation par Bo Xilai des références maoïstes sur la scène politique, des éléments qui pourraient bien survivre à sa chute. Arif Dirlik analyse la façon de présenter Mao et de débattre de lui dans l’historiographie officielle, dont le but demeure de « sauver » Mao de la Révolution culturelle afin de consolider sa place de « sinisateur » du marxisme et de fondateur du socialisme à caractéristiques chinoises. Geremie Barmé analyse l’« héritage rouge » dans le débat politique et intellectuel actuel, ainsi que ses nombreuses mutations, ambiguïtés politiques et connexions internationales. Sebastian Veg examine l’image de Mao dans deux récentes superproductions cinématographiques financées par l’État, s’intéressant au rôle de la propagande dans la nouvelle politique culturelle de Hu Jintao et à la place de Mao dans le récit national. Enfin, dans un essai plus personnel, l’historien Ding Dong, partant de sa propre expérience du maoïsme, réexamine ce dernier dans le contexte des récentes critiques de Mao publiées en Chine, et plaide pour une approche plus empirique des questions à forte charge émotionnelle entourant son héritage. La possibilité de mener des recherches dans les archives, notamment en Chine, est un point encourageant, et ouvre peut-être une perspective vers un but qui semble toujours éloigné : un consensus social sur Mao et la Révolution chinoise à l’intérieur du récit de l’histoire moderne chinoise.

■ Traduit par Florent Chevallier.

5. Voir les volumes de Yang et Shen dans la *Nouvelle Histoire de la République populaire de Chine* (*Zhonghua renmin gongheguo shi*, CUHK Press, 10 vol., 2008-) publiée à Hong Kong (encore incomplète).